L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 30 JANVIER 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 30 JANVIER 1893.

Gonzales & Dennis,
Propriétaires Editeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les per...

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LES "RALLIES" EN FRANCE.

On se demandait, depuis quelque temps déjà, ce qu'allaient faire les "ralliés". Saisiraient-ils l'occasion des embarras actuels pour seconder sur le seuil de la République la poussière de leurs sandales, ou bien, cédant aux sollicitations, il faudrait même dire aux sommations de la droite royaliste, abjureraient-ils la foi nouvelle pour retourner, confus et repentants, à l'ancienne? Le doute était possible précisément parce que les "ralliés" avaient pris soin d'éviter, jusqu'ici, les paroles décisives, les engagements sur lesquels on ne revient pas, et qu'à consulter leurs actes, leurs votes, on y démêlait une singulière et fâcheuse inconsistance. S'ils se voyaient le lendemain grossir l'opposition et favoriser, dans la mesure de leurs forces, l'ouverture ou la prolongation des crises. Qu'allaient faire, encore une fois, les ralliés, dans des circonstances aussi ambiguës?

La lettre que M. Jacques Piou vient d'écrire à un groupe de jeunes gens, et dont on trouvera plus loin le texte—il sonne nous dans le *Temps* du 10 janvier—apporte sur cette opinion le trait de nature à lever ce doute. Le fondateur de la droite constitutionnelle a signé seul, il est vrai, ce document, qui ne constitue pas, à proprement parler, le manifeste d'un groupe. Mais il s'exprime, à plusieurs reprises, au nom des amis qui pensent comme lui, et il met au pluriel ses principales déclarations. "Nous ne songeons pas à nous dédire: nous considérons toujours la République comme le gouvernement légal; nous persistons dans notre pensée de créer un parti tory." Voilà qui est suffisamment net et précis, et qui, en tout cas, constitue une fin de non-recevoir aux avances comme aux objurgations de la droite intransigeante.

Sans doute, si l'on voulait remonter dans le passé, on pourrait y trouver des raisons nous ne disons pas de suspecter la bonne foi de ces déclarations, mais tout au moins de suspendre, jusqu'à ce que les actes s'y soient entièrement et définitivement conformés, l'approbation que les mots méritent. Nous n'en ferons rien; et nous reconnaîtrons, tout au contraire, que, même tardives, ces déclarations empruntent un grand prix aux circonstances dans lesquelles elles sont faites. Pour un parti qui a longtemps ménagé la chèvre et le chou et qui a dû être violemment tenté, en ces derniers temps, de revenir à l'opposition anticonstitutionnelle, il y a quelque mérite à n'en rien faire. Mérite très relatif, car ce n'est certainement pas par amour pour les beaux yeux de la République, mais par calcul et par intérêt électoral que les ralliés persistent dans leur attitude. Mais est-on jamais vu les partis se diriger par d'autres raisons! Il n'importe: du moment que M. Piou prend sincèrement à la République, s'ils contribuent ainsi à former le vrai parti national, masse imposante et aisément victorieuse des deux tronçons que forment à l'aile gauche les éléments révolutionnaires et à l'aile droite les éléments rétrogrades, ils auront bien mérité du pays. Osons même l'avouer. Ce résultat serait si précieux qu'il constituerait une compensation aux tristesses de l'heure présente et que ce serait, ou jamais, le cas d'avouer que le bien peut sortir, parfois, de l'excès du mal.

M. Piou et ses amis doivent prévoir, toutefois, que le suffrage universel, avant d'aller à eux, voudra prendre ses sûretés. Si nous les interrogions sur la manière dont ils comptent procéder pour ressaisir le suffrage universel, pour prouver que la loyauté constitutionnelle dont ils se targuent n'est pas une simple velléité ni une tactique provisoire, mais résulte d'une très sincère et très profonde conviction, les ralliés nous répondraient probablement que c'est affaire entre eux et les électeurs et que cela ne nous regarde pas. Une chose nous regarde pourtant, qui est d'avertir les électeurs *républicains*—puisque, en somme, c'est sur leurs voix que comptent un certain nombre au moins d'entre les ralliés—des conditions dans lesquelles ils pourraient, le cas échéant, accorder crédit et confiance à ces nouveaux venus. Il semble, par exemple, que l'attitude de nos constitutionnels d'ici à la fin de la législature puisse servir de critérium à cet égard. M. Piou parle de la Chambre en termes très méprisants. Il la regarde comme déjà "agonisante". Ce qu'il y a de sûr, c'est que, agonisante ou vivante, la Chambre a devant elle une carrière assez longue encore à fournir et que, durant ces dix mois, il y aura bien des questions à trancher, bien des votes importants à émettre. Les constitutionnels ne s'étonneront pas qu'on ait les yeux sur eux.

Dirons-nous, comme M. Piou paraît l'indiquer, que c'est au pays surtout qu'ils regardent et qu'ils font bon marché de la Chambre? Mais le pays se fera précisément une impression sur lesquels ils voient voter durant cette fin de législature. Les monarchistes ne manqueront pas, cela est probable, de saisir toutes les occasions propices pour faire du désordre et de la révolution. Il s'agit, en effet, pour eux, d'atteindre le régime même, derrière quelques-uns de ses représentants. Les constitutionnels, qui se défendent de toucher à la République, devront bannir, au contraire, toute arrière-pensée de ce genre et observer une conduite qui ne laisse prise ni au soupçon ni à l'équivoque. On va les voir à l'œuvre, et on les jugera sur leurs œuvres. Ils ont, en somme, un passé regrettable à se faire pardonner. Ils ont eux-mêmes beaucoup à apprendre et pas mal de choses à oublier. Les voilà qui acceptent la République: c'est très bien. Reste qu'ils se disent, eux, accepter des républicains.

On cause des affaires de Panama:

—Savez-vous pour quelle raison, demande quelqu'un, M. Cotta a tenu à venir se livrer lui-même à la justice?

—Non, dites....?

—Eh bien, c'est qu'il n'a pas voulu être jugé par "cottumace."

La crise en France.

M. Paul Leroy-Beaulieu la caractérise en ces termes, dans l'*Economiste français*:

Nous vivons en plein Directoire.

Un mot d'un diplomate étranger, recueilli dans l'*Illustration*:

—Bref, que prévoyez-vous?
—Rien que l'imprévu.

Mme X.... a dû recourir à la prothèse dentaire pour se faire confectionner un demi-râtelier, dont on apercevait, malheureusement, quand elle rit, les ligatures métalliques.

D'où ce propos d'une excellente amie:

—Cette pauvre Mme X.... C'est sainte Jeanne Bouche d'or.

En cour d'assises.

Le président prononce la peine de mort contre l'accusé, et il ajoute:

—Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

—Mon président, s'écrie l'accusé, je demande à la cour la permission de les passer dans ma famille.

Un mot d'Edouard Pailleron:

Le spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, alors candidat à l'Académie française, arrive, un jour, chez Renan.

Le domestique l'introduit auprès de l'illustre écrivain, qui se lève et, très aimable:

—Prenez donc une chaise, cher monsieur!

—Mille pardons, répondit Pailleron, mais c'est au fauteuil que je viens vous demander.

FEUILLETON.

Jacques l'Honneur.

—PAR—

Léon Sazie et Georges Grison.

TROISIEME PARTIE.

BOSCO.

(Suite.)

En entrant, le commandant jeta un regard scrutateur sur la salle, cherchant à se rendre compte des lieux,—une vieille habitude du marin prudent en pays étranger,—à relever le point, comme il disait.

Tout à coup il poussa un cri.

Il venait d'apercevoir au mur une affiche avec une image au milieu.

Cette image,—sorte de gravure parisienne comme les affiches-réclames pour les spectacles,—représentait une femme en robe de capucin blanc, les cheveux épars, la cagoule rabattue sur les épaules, la robe serrée à la taille et dessinant un corps aux charmes bien accusés.

La femme, belle de figure, les mains jointes, levait les yeux au ciel comme pour la prière.

Dans un autre coin de la gravure, elle était en fureur et brandissait un poignard contre un invisible ennemi.

Puis, la large manche de son habit retroussée, elle montrait son bras nu dans lequel une grosse épingle était piquée, sans que la moindre goutte de sang suintât de la blessure.

Au milieu de ces gravures, un homme en habit noir, l'air dur, les yeux fixes, le bras étendu menaçant, tentait sous son pied la jeune femme en robe de capucin blanc.

Puis il l'étendait, raide comme une morte, sur le dossier de deux chaises écartée et la faisait tenir ainsi par l'extrémité des pieds et la nuque seulement.

Sur une bande de couleur tranchante, en grosses lettres rouges, l'affiche portait cette annonce:

CE SOIR, GRANDE REPRÉSENTATION
Concert et séance de physique et de magnétisme
PAR LE CÉLÈBRE PROFESSEUR
BOSCO
DIT LE DOCTEUR SATAN
et son élève, Mlle Eugénie
DES FACULTÉS DE PARIS

Le commandant avait bondi.

—Tonnerre de tous les sabords! cria-t-il.

Il avait entraîné Firmin devant l'affiche.

—Regarde! lui dit-il.

Firmin ne comprenait pas

—Tu ne vois pas.... Bosco.... Eugénie....

—Bosco?.... Eugénie?....

—C'est lui!.... le sacripant!....

Le commandant s'approcha encore de l'affiche et la regarda plus attentivement.

—C'est bien lui! dit-il.... Pas moyen, mille dions! de douter.... L'image n'est pas tout ce qu'il y a de plus fin comme gravure, mais le portrait est ressemblant. C'est lui, mon Bosco, l'assassin de ce malheureux Hippolyte Lochard, dit Torgueline. C'est la même tête que celle de la photographie que M. Jarilot possède dans ses dossiers.... Elle, c'est Ketty....

Puis comme l'intendant n'était pas encore au courant et qu'il ne saisissait pas le sens de ses paroles, il les lui expliqua plus clairement:

—Cette image, c'est le portrait de celui qui s'appelle à Paris le marquis Gaston de Montgerbois.

—Lui! s'écria le fidèle intendant.

—Et cette femme, celle qu'il fait passer pour sa sœur.

—Oh! les misérables! Il faut télégraphier qu'on les arrête!..... s'écria Firmin.

—Chut, doucement, capé dé diono! fit le commandant, doucement, allons doucement!..... Hé bien, et ce bon Jarilot qui prétend que je suis trop du Midi, que je m'emballe trop vite! Il serait bien étonné s'il me voyait maintenant calmer un compatriote!

"Nous ne pouvons pas, continua-t-il, faire arrêter le marquis.... ce Bosco.... Nous n'avons encore, aucune preuve, rien, pour motiver son arrestation,—sans cela je l'aurais déjà fait faire,—tandis que lui, il a les papiers dûment en règle qui prouvent qu'il est bien le marquis.....

—Ceux que j'ai expédiés!

—Hé! oui, selon la loi française, nous ne pouvons rien tenter contre lui jusqu'à ce que nous ayons aussi des preuves suffisantes.... C'est ce que je suis venu recueillir ici..... C'est ce que tu vas m'aider à trouver.

—Et ce document? Cette affiche?

—Nous en tirerons un précieux secours. William Andson nous dira d'où il la tient et j'espère qu'il me la cèdera.

Tout le temps du repas, tant que la jeune fille les servait, le commandant et Firmin ne se dirent rien.

Ils attendaient qu'un garçon de la Chambre s'en vînt enfin leur parler assez longue encore à fournir et que, durant ces dix mois, il y aura bien des questions à trancher, bien des votes importants à émettre. Les constitutionnels ne s'étonneront pas qu'on ait les yeux sur eux.

Dirons-nous, comme M. Piou paraît l'indiquer, que c'est au pays surtout qu'ils regardent et qu'ils font bon marché de la Chambre? Mais le pays se fera précisément une impression sur lesquels ils voient voter durant cette fin de législature. Les monarchistes ne manqueront pas, cela est probable, de saisir toutes les occasions propices pour faire du désordre et de la révolution. Il s'agit, en effet, pour eux, d'atteindre le régime même, derrière quelques-uns de ses représentants. Les constitutionnels, qui se défendent de toucher à la République, devront bannir, au contraire, toute arrière-pensée de ce genre et observer une conduite qui ne laisse prise ni au soupçon ni à l'équivoque. On va les voir à l'œuvre, et on les jugera sur leurs œuvres. Ils ont, en somme, un passé regrettable à se faire pardonner. Ils ont eux-mêmes beaucoup à apprendre et pas mal de choses à oublier. Les voilà qui acceptent la République: c'est très bien. Reste qu'ils se disent, eux, accepter des républicains.

On cause des affaires de Panama:

—Savez-vous pour quelle raison, demande quelqu'un, M. Cotta a tenu à venir se livrer lui-même à la justice?

—Non, dites....?

—Eh bien, c'est qu'il n'a pas voulu être jugé par "cottumace."

La crise en France.

M. Paul Leroy-Beaulieu la caractérise en ces termes, dans l'*Economiste français*:

Nous vivons en plein Directoire.

Un mot d'un diplomate étranger, recueilli dans l'*Illustration*:

—Bref, que prévoyez-vous?
—Rien que l'imprévu.

Mme X.... a dû recourir à la prothèse dentaire pour se faire confectionner un demi-râtelier, dont on apercevait, malheureusement, quand elle rit, les ligatures métalliques.

D'où ce propos d'une excellente amie:

—Cette pauvre Mme X.... C'est sainte Jeanne Bouche d'or.

En cour d'assises.

Le président prononce la peine de mort contre l'accusé, et il ajoute:

—Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

—Mon président, s'écrie l'accusé, je demande à la cour la permission de les passer dans ma famille.

Un mot d'Edouard Pailleron:

Le spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, alors candidat à l'Académie française, arrive, un jour, chez Renan.

Le domestique l'introduit auprès de l'illustre écrivain, qui se lève et, très aimable:

—Prenez donc une chaise, cher monsieur!

—Mille pardons, répondit Pailleron, mais c'est au fauteuil que je viens vous demander.

"J'étais étonné....

"M. Gaston était seul.... malgré le champagne.

"—Un tel ordre....., lui dis-je en clignant de l'œil comme ça avec malice.

"—Oui, me répondit-il, demain mes amis doivent venir me prendre pour partir en chasse, je veux être prêt à leur arrivée.

"Et il ferma sa porte.

"Dans la nuit des cris épouvantables réveillèrent toute ma maison.

"C'était la jeune femme qu'un trappeur livre battait.

"Le sort la lui avait donnée.

"Du moment qu'il avait payé la femme, cette brute ne faisait pas de différence entre elle et tout autre animal acheté de même, avec des pépites d'or.

"M. Gaston, à ces cris, ouvrit sa porte.

"Le hasard voulut qu'en fuyant la femme affolée la rencontrât sur son chemin.

"Elle chercha un refuge dans la chambre du jeune homme.

"Naturellement mon ivrogne ne vit pas cela d'un bon œil, il redonla de tapage; mais plus il criait, plus il buvait; il finit par tomber par terre, écumant de colère et surtout de gin....

"Il était ivre mort.

"Deux Indiens allèrent le jeter dehors.

"Le lendemain, il ne se rappelait plus rien.

"Mais au matin, les amis du marquis n'avaient point paru. Il voulut aller à leur rencontre.

"Alors j'assistai à une scène touchante pendant que je sellais le cheval.

"La jeune femme s'était jetée aux pieds du jeune homme.

"—Vous avez été bon et généreux pour moi, monsieur, lui disait-elle. Achevez de l'être pour une malheureuse. Vous m'avez arrachée des mains de cette brute qui me battait. Arrachez-moi de celles de ce monstre qui me tient et me torture!....

"Elle voulait parler de son compagnon, du docteur Satan!

"—Non, je ne puis m'embarrasser d'une femme, répondit le marquis..... Je vais dans les prairies.... Vous ne pourriez me suivre.

"—Je serai votre servante, votre esclave, mais emmenez-moi, emmenez-moi!.... Vous voyez ce que ce misérable fait de moi.... Il me livre pour de l'or à ces hommes! Il m'a avilie plus que la dernière des perverties! En vain je cherche qui me délivrera des serres de ce vautour. J'ai honte! J'ai peur! Ayez pitié! Vous êtes Française. Vous comprendrez la douleur d'une femme. Ayez pitié de moi.

"Le marquis était bon. Il répondit après avoir réfléchi:

"—Très bien.... Je vous emmène. Vous aurez de l'argent et je vous remettrai aux mains d'un marin de mes amis qui vous rapatriera. Venez.

"En même temps il m'appela et me donna ordre de seller un second cheval pour la jeune femme et me dit de lui garder toujes ses lettres.

"Un moment après, il partit en me recommandant de n'indiquer à personne le chemin qu'il avait pris avec la jeune femme.

"Quand le jour fut venu, le Bosco se mit en colère contre le départ de sa compagne.... Il me demanda s'il y avait longtemps qu'elle était partie, la route qu'elle avait prise.

"L'Indien, pour quelques pépites, dévoila tout.

"Le docteur Satan se mit aussitôt à la recherche des fugitifs.

"Deux jours après il revenait à Christiansen.

"—C'est arrangé, me dit-il, avec le marquis..... Nous nous sommes expliqués..... la paix est faite.....

"Il me dit que M. de Montgerbois l'avait chargé de venir retirer les lettres.

"Je refusai d'abord, mais il me montra des cartes et d'autres papiers du marquis, qui prouvaient qu'il disait vrai.

"Je lui donnai ce qui était arrivé pour M. Gaston, il y avait même des lettres assez volumineuses."

Dans de grandes enveloppes jaunes cachetées? demanda vivement Firmin.

—Oui, répondit Andson.

—Ce sont les miennes!

—Sans doute. Elles portaient l'adresse du cottage Montgerbois sur le revers.....

—C'étaient les papiers du marquis!... Son argent!

—Je lui remis tout et je ne le revis plus....

Le commandant avait suivi avec le plus grand intérêt le récit du joyeux cabaretier.

—Vers quelle contrée M. Gaston vous a-t-il dit qu'il partait?

—Vers Hudson-River.... Ses amis campaient là.

—Hudson River.... Merci..... C'est tout ce que nous voulions savoir.....

Le commandant versa une large rasade au rutilant narrateur, qui ne se doutait certes pas de la gravité qu'avait ce qu'il venait de raconter en riant, comme s'il n'agissait d'une simple histoire grivoise.

—Tu ne pourrais pas me donner cette image, lui demanda-t-il en lui glissant une pièce d'or dans la main.

L'hôtelier regarda de près la guinée, —par habitude, pour voir si elle était bonne,—et s'écria:

—Cette image vous plaît?

—Beaucoup!

—La femme aussi? Ah! les Français, toujours la femme!.....

—Oui, la femme! Celle ci surtout me plaît!.... Donne-moi son image.

—Allons, prenez-la!..... Un hôtelier, c'est plus fort que le plaisir aux amoureux.

L'affiche était fixée au mur par quatre petits clous.

Le joyeux cabaretier les fit sauter avec un gros couteau.

Le commandant et Firmin, emportant la précieuse gravure, regagnèrent leurs chambres respectives.

Le lendemain, nos deux cavaliers s'engageaient dans la forêt qui touchait au village de Christiansa et se dirigeaient d'une allure rapide vers Hudson River, le pays des buffles et des trappeurs.

—Pauvre M. Gaston, disait Firmin, qu'allons-nous bien trouver de lui en cœur?

—Il est mort, mordiono!.... c'est évident..... Il a été tué..... assassiné.... Mais ceux que je cherche, c'est sa tête..... qui prouveront, si on ne..... sa tête avec la marque au front..... Ta reconnaîtrais bien cette marque?

—Oh oui!

—Même sur un squelette?

—Hélas! même sur un squelette!

II

ROMANCE D'AUTREFOIS.

Hudson-River est loin. La route à cheval est pénible. Le commandant Castillac qui, malgré ses prétentions de bon cavalier,—comme tous les marins,—ne l'était pas du tout, et Firmin, âgé déjà, ne pouvaient, par jour, faire de longues étapes.

Jusqu'à ce qu'ils arrivent à Hudson-River et aperçoivent les premières chutes des tireurs de buffles et des chasseurs de castors, nous avons le loisir de revenir en France pour quelques instants.

Après la condamnation de Jacques Varlay, le jeune avocat André de Nangy avait dit à M. Jarilot:

—Je ne perds pas du tout espoir.... Jacques Varlay est innocent.... Comme moi vous en êtes convaincu!.... Mettons-nous donc activement en quête.... Puisqu'on ne peut arracher le mot aux lèvres de notre forçat, c'est à nous de le découvrir!....

Mais M. Jarilot et Savignol avaient employé toutes les ressources de leur métier sans aucun profit.

Il est des cas où le mal semble dominer l'œuvre de la justice et être à l'abri de ses poursuites.

Cependant, l'impunité du crime n'est, heureusement, que bien éphémère.

Tôt ou tard le châtiment arrive, parfois au moment où le coupable s'y attend le moins et presque toujours amené par le hasard,—la main de Dieu!—quand les hommes n'ont pu y suffire.

C'est sur ce hasard,—le grand auxiliaire de la justice, bien souvent,—que M. Jarilot comptait désormais.

—J'ai tout fait, se disait-il. Je me suis bien aidé, le ciel maintenant m'aidera!

Et il attendait....

Il communiqua au jeune avocat un peu de son calme.... de sa patience.

André Nangy se mit alors à refaire tout seul l'enquête qui avait amené l'arrestation de Jacques Varlay.

Comme M. Jarilot et tous ceux qui avaient touché, par quelque côté, à cette affaire, il était étonné de trouver à chaque pas des preuves évidentes, palpables, de la culpabilité du marquis Gaston de Montgerbois et de Maurice Bertin.....et de voir, chaque fois, ces mêmes preuves démenties, annulées par des faits irréconciliables.

Cependant, il avait un pressentiment que là se trouvait le mot de l'énigme cherché, le mot fatal.

Il ne désespérait pas de le savoir, de le deviner.

Avec l'entêtement d'un savant qui cherche le sens d'un palimpseste, il s'attela à cette étude.

—Avez-vous trouvé quelque chose de nouveau? lui demandait Zézette.

—Peut-être! disait-il, mais rien d'assez certain encore pour le proclamer.

Chaque dimanche, il venait chercher la sœur de Jacques Varlay, et tous deux, doucement,—lui, heureux, aimant plus que jamais, elle, confiante, se sentant moins seule à son bras,—ils prenaient le chemin du cimetière de Montmartre.

C'est là, dans un carré près du mur, que Mme Varlay avait été enterrée.

C'était le pieux pèlerinage de toutes les semaines et jamais tombe chérie ne fut mieux soignée, plus ornée de fleurs.

Zézette n'était pas riche, et cependant c'était une pierre d'une rare beauté qui couvrait la tombe et une grille en fer forgé et très artistement travaillée qui l'entourait.

Sans se connaître en ouvrage de maçonnerie ou de serrurerie, Zézette,—qui, artiste avait le sentiment du beau,—vit de suite que le monument de sa mère, pour paraître simple aux yeux de beaucoup de gens, devait avoir une grande valeur artistique.

La tombe de mère est bien belle, dit-elle à son ami. Il n'est pas possible qu'avec les deux cents francs que je vous ai donnés,—tout ce qui restait dans ma cassette,—vous ayez pu obtenir cela.

Mais si, cependant, vous le voyez.

—N'avez-vous pas ajouté du vôtre?... Oh! je ne voudrais pas..... Et si je savais..... cela me peinerait beaucoup..... car il me serait bien difficile de vous le rendre.

—Je vous assure, affirmait encore Nangy, que cela n'a coûté que ce que vous m'avez confié.

—Comment avez vous pu faire avec si peu d'argent?

—J'ai eu, parmi mes clients, des entrepreneurs de monuments funèbres. C'est à eux que j'ai confié le travail. Comme ils n'ont pas en à se plaindre de moi, je n'ai qu'à me louer d'eux aujourd'hui.

La vérité était que le jeune revocat avait pris à sa charge, et l'enterrement qui fut très beau, et la tombe de Mme Varlay.

Les deux cents francs de Zézette, il n'y avait même pas touché.

Pour tout autre, un état trouvé peut-être à redire.

Mais André Nangy avait été poussé par une certaine force pieuse, dont il ne rendait pas compte, mais qu'il subissait.

—Il me semble, disait-il, que c'est pour ma mère!

Et comme pour sa mère il avait agi.

Zézette s'en doutait bien un peu, mais elle ne sut jamais la vérité.

Cependant André Nangy n'était pas riche.

Il n'avait en fait de fortune que son cabinet d'avocat.

Un avocat brillant lui était réservé, mais pour le moment il débutait.

Son accès au Palais, bien que l'ayant de suite fait remarquer, n'avaient pas encore amené chez lui les grosses affaires.

C'étaient donc des sacrifices qu'il faisait pour Zézette et cela tout simplement, par pure affection, sans aucune arrière pensée.

Il pouvaient, lui et elle, en se regardant bien, les yeux dans les yeux, se donner la main; ces deux vaillants jeunes gens pouvaient hardiment se embrasser. Jamais étreinte plus aimante, baiser plus chaste n'aurait été échangé.

Ils étaient comme frère et sœur.

Leur amour était né dans la prison où était détenu le frère, injustement accusé, il avait grandi près de l'aveugle qu'on pleura, et se trouvait comme consacré maintenant par cette visite du dimanche à la tombe de la mère.... de leur mère!

Cependant pour que les langues,—toujours malintentionnées,—n'eussent rien à dire qui pût ternir la réputation de Zézette, pour éviter qu'on interprétât mal ses visites chez la jolie fille, ses sorties avec elle, André Nangy avait prié Mme Raymond, la brave concierge, de faire quelquefois avec eux le pieux pèlerinage.

La bonne femme avait pris la blonde enfant sous sa garde.....

—C'est bon, disait-elle en parlant de Zézette..... c'est courageux..... c'est honnête..... c'est tout ce qu'il y a de gentil. Le quelque regret que j'éprouvais à la maison a passé pour la maman, pauvre femme!—et la fillette élevée dans le luxe, le bien être de la famille, simplement est montée au sixième où je lui ai loué un petit logement.

—Ah mesdames, tant voir c'que c'est tenu, c'que c'est propre chez elle!..... c'est plus une chambre..... c'est une chapelle!.....

Et la bonne concierge était heureuse d'accompagner la jeune fille et de la mettre, par sa grosse et franche honnêteté, à l'abri de la médisance, qui,—de même que la lumière—ternit les vêtements les plus précieux,—tâche les âmes les plus pures.

—Vous pouvez venir dans la maison voir notre fillette, dit elle à André Nangy, venez sans crainte!..... Vous êtes, vous aussi, un brave jeune homme qu'on me l.... Elle vous aime bien!.... Vous remplacez son frère!.... Venez la distraire..... la consoler,—et n'ayez pas peur qu'on y trouve du mal. Mame Raymond sait tout ce qui se passe dans son immeuble..... Y a pas moyen qu'on jase sur vous, du moment que j'autorise votre visite!.....

Zézette avait, outre la brave femme, un autre gardien de corps.....

Le nègre Bambou veillait sur elle sans cesse,—tout en se montrant jamais,—la mettait à l'abri de tout danger.

Le bon nègre ne bornait pas sa consigne à surveiller Zézette.

Il en donnait à son ami agréable à la jeune fille que son maître aimait tant! Il ferait plaisir au commandant. Il allait,—quelle autre chose pouvait être plus agréable à Zézette?—presque tous les jours, munit d'une brosse, d'une éponge et d'un seau d'eau, laver, nettoyer la pierre de la tombe de la mère de Jacques.

Il changeait les fleurs fanées, en mettait de nouvelles, soignait les plantes et les remplaçait par de plus belles.

André Nangy avait chargé un des gardiens du cimetière de veiller spécialement à l'entretien de la tombe. Tout en s'étonnant du soin apporté, il ne fut point surpris outre mesure de la trouver chaque fois si bien entretenue.

Un dimanche cependant, Zézette s'était munie d'un bouquet plus gros qu'à l'ordinaire.

—C'est aujourd'hui, dit-elle à André, le jour où nous souhaitons sa fête..... pauvre mère!.... Jacques doit avoir bien du chagrin là bas de ne pas pouvoir même envoyer une fleur pour la tombe de maman.....

Mais en arrivant devant le monument de Mme Varlay, André et sa jolie compagne virent avec surprise que quelqu'un les avait précédés.

On était déjà venu fêter la morte.

Sur la tombe, on avait déposé une immense couronne de fleurs qu'un large ruban de moire blanche retenait.

—Oh! les belles fleurs! s'écria Zézette.

Elle regarda André, lui disant:

—C'est encore vous? Merci pour ma mau!

—Non, ce n'est pas moi, répondit le jeune avocat

—Pas vous! qui est-ce alors?.... Je ne vois pas qui peut se souvenir de cette date chérie?

Zézette lut alors les lettres d'or que portait le ruban:

"A la mère de Jacques!"

Justement intrigués, ils allèrent interroger le gardien.

—C'est une dame..... une jeune fille, sans doute, qui est venue hier, leur répondit-il.

—Une jeune fille?

—Très jolie..... brune..... de grands yeux noirs..... Elle avait un vaste manteau qui l'enveloppait tout entière..... Et sous ce manteau elle était, bien que les mois de chaleur soient encore loin, habillée tout en blanc.

—Habillée tout en blanc?

—Avec des dentelles toutes blanches piquées à son corsage. On aurait dit, ajoutait-il, que je ne suis trompé, qu'elle était habillée comme une fiancée.... une mariée!

—C'est étrange..... Elle vous a parlé sans doute?

Elle me demanda:

"—Pouvez-vous m'indiquer la tombe de Mme Varlay?"

Je l'y conduisis.

Elle se mit à genoux et pria longtemps.

Quand elle se releva, l'heure où les portes se ferment était venue.

J'étais là avec mes deux enfants, elle me remercia de l'avoir conduite jusqu'à la tombe, appela mes deux petits et leur donna à chacun une pièce d'or. Puis elle partit.

Le récit du gardien rendit perplexes Zézette et son ami. Ils cherchèrent vainement qui ce pouvait être, que cette mystérieuse jeune femme.

Or, un jour que le docteur Molongues était venu voir la jeune fille, elle lui raconta leur surprise au sujet de la visiteuse inconnue qui était venue porter des fleurs à sa mère.

—Tu dis qu'elle était habillée en blanc?

—Oui, tout en blanc.

—Avec des fleurs au corsage?

—Comme une fiancée, a dit le gardien.

—Une fiancée? C'est bien cela. Sais-tu qui c'est, t'en doutes tu?

—J'ai pensé un moment à Jeanne Bertin, mais ce ne peut pas être elle.

—Cependant si, ma fille..... c'est elle.... C'est Jeanne; l'inscription du ruban aurait dû te le dire: "A la mère de Jacques."

—C'est vrai.... Mais pour agir ainsi, pour se souvenir que ce jour-là c'était la fête de maman, il faut qu'elle pense se rappeler..... penser..... Elle a donc recouvré la raison?

—Peut-être!..... dit le docteur.

—Elle n'est plus folle?

—Pas encore..... Mais la guérison s'avance à grands pas.

—Plus folle! s'écria Zézette, et sa première lueur de raison se manifeste en portant des fleurs à ma mère..... la mère de Jacques..... Mais alors, comme nous tous, elle ne croit pas Jacques coupable..... Elle l'aime encore!

Zézette demeura songeuse. Elle pensait à son frère, qui avait tant aimé Jeanne, qui l'aimait tant encore.

—Mais, dit elle au docteur Molongues, si Jeanne n'est plus folle..... rien d'étrange pour la maman, pauvre femme!—et la fillette élevée dans le luxe, le bien être de la famille, simplement est montée au sixième où je lui ai loué un petit logement.

—Ah mesdames, tant voir c'que c'est tenu, c'que c'est propre chez elle!.....

Et la bonne concierge était heureuse d'accompagner la jeune fille et de la mettre, par sa grosse et franche honnêteté, à l'abri de la médisance, qui,—de même que la lumière—ternit les vêtements les plus précieux,—tâche les âmes les plus pures.

—Vous pouvez venir dans la maison voir notre fillette, dit elle à André Nangy, venez sans crainte!..... Vous êtes, vous aussi, un brave jeune homme qu'on me l.... Elle vous aime bien!.... Vous remplacez son frère!.... Venez la distraire..... la consoler,—et n'ayez pas peur qu'on y trouve du mal. Mame Raymond sait tout ce qui se passe dans son immeuble..... Y a pas moyen qu'on jase sur vous, du moment que j'autorise votre visite!.....

Zézette avait, outre la brave femme, un autre gardien de corps.....

Le nègre Bambou veillait sur elle sans cesse,—tout en se montrant jamais,—la mettait à l'abri de tout danger.

Le bon nègre ne bornait pas sa consigne à surveiller Zézette.

Il en donnait à son ami agréable à la jeune fille que son maître aimait tant! Il ferait plaisir au commandant. Il allait,—quelle autre chose pouvait être plus agréable à Zézette?—presque tous les jours, muni d'une brosse, d'une éponge et d'un seau d'eau, laver, nettoyer la pierre de la tombe de la mère de Jacques.

Il changeait les fleurs fanées, en mettait de nouvelles, soignait les plantes et les remplaçait par de plus belles.

André Nangy avait chargé un des gardiens du cimetière de veiller spécialement à l'entretien de la tombe. Tout en s'étonnant du soin apporté, il ne fut point surpris outre mesure de la trouver chaque fois si bien entretenue.

Un dimanche cependant, Zézette s'était munie d'un bouquet plus gros qu'à l'ordinaire.

—C'est aujourd'hui, dit-elle à André, le jour où nous souhaitons sa fête..... pauvre mère!.... Jacques doit avoir bien du chagrin là bas de ne pas pouvoir même envoyer une fleur pour la tombe de maman.....

Mais en arrivant devant le monument de Mme Varlay, André et sa jolie compagne virent avec surprise que quelqu'un les avait précédés.

On était déjà venu fêter la morte.

Sur la tombe, on avait déposé une immense couronne de fleurs qu'un large ruban de moire blanche retenait.

—Oh! les belles fleurs! s'écria Zézette.

Elle regarda André, lui disant:

—C'est encore vous? Merci pour ma mau!

—Non, ce n'est pas moi, répondit le jeune avocat

—Pas vous! qui est-ce alors?.... Je ne vois pas qui peut se souvenir de cette date chérie?

Zézette lut alors les lettres d'or que portait le ruban:

"A la mère de Jacques!"

Justement intrigués, ils allèrent interroger le gardien.

—C'est une dame..... une jeune fille, sans doute, qui est venue hier, leur répondit-il.

—Une jeune fille?

—Très jolie..... brune..... de grands yeux noirs..... Elle avait un vaste manteau qui l'enveloppait tout entière..... Et sous ce manteau elle était, bien que les mois de chaleur soient encore loin, habillée tout en blanc.

—Habillée tout en blanc?

—Avec des dentelles toutes blanches piquées à son corsage. On aurait dit, ajoutait-il, que je ne suis trompé, qu'elle était habillée comme une fiancée.... une mariée!

—C'est étrange..... Elle vous a parlé sans doute?

Elle me demanda:

"—Pouvez-vous m'indiquer la tombe de Mme Varlay?"

Je l'y conduisis.

Elle se mit à genoux et pria longtemps.

Quand elle se releva, l'heure où les portes se ferment était venue.

J'étais là avec mes deux enfants, elle me remercia de l'avoir conduite jusqu'à la tombe, appela mes deux petits et leur donna à chacun une pièce d'or. Puis elle partit.

Le récit du gardien rendit perplexes Zézette et son ami. Ils cherchèrent vainement qui ce pouvait être, que cette mystérieuse jeune femme.

Or, un jour que le docteur Molongues était venu voir la jeune fille, elle lui raconta leur surprise au sujet de la visiteuse inconnue qui était venue porter des fleurs à sa mère.

—Tu dis qu'elle était habillée en blanc?

—Oui, tout en blanc.

—Avec des fleurs au corsage?

—Comme une fiancée, a dit le gardien.

—Une fiancée? C'est bien cela. Sais-tu qui c'est, t'en doutes tu?

—J'ai pensé un moment à Jeanne Bertin, mais ce ne peut pas être elle.

—Cependant si, ma fille..... c'est elle.... C'est Jeanne; l'inscription du ruban aurait dû te le dire: "A la mère de Jacques."

—C'est vrai.... Mais pour agir ainsi, pour se souvenir que ce jour-là c'était la fête de maman, il faut qu'elle pense se rappeler..... penser..... Elle a donc recouvré la raison?

—Peut-être!..... dit le docteur.

—Elle n'est plus folle?

—Pas encore..... Mais la guérison s'avance à grands pas.

—Plus folle! s'écria Zézette, et sa première lueur de raison se manifeste en portant des fleurs à ma mère..... la mère de Jacques..... Mais alors, comme nous tous, elle ne croit pas Jacques coupable..... Elle l'aime encore!

Zézette demeura songeuse. Elle pensait à son frère, qui avait tant aimé Jeanne, qui l'aimait tant encore.

—Mais, dit elle au docteur Molongues, si Jeanne n'est plus folle..... rien d'étrange pour la maman, pauvre femme!—et la fillette élevée dans le luxe, le bien être de la famille, simplement est montée au sixième où je lui ai loué un petit logement.

—Ah mesdames, tant voir c'que c'est tenu, c'que c'est propre chez elle!.....

Et la bonne concierge était heureuse d'accompagner la jeune fille et de la mettre, par sa grosse et franche honnêteté, à l'abri de la médisance, qui,—de même que la lumière—ternit les vêtements les plus précieux,—tâche les âmes les plus pures.

—Vous pouvez venir dans la maison voir notre fillette, dit elle à André Nangy, venez sans crainte!..... Vous êtes, vous aussi,